

Plombières

Terreau de passeurs

La publication en 2006 des carnets de notes de Germaine Dumoulin a posé un geste essentiel pour la mémoire régionale. Après la guerre, c'est **Albert Tychon, ancien prisonnier, qui recueille ce travail d'écriture réalisé dans l'ombre de janvier 1941 à septembre 1944.** Par un de ces miracles que l'Histoire engendre parfois, ce document arrive bien plus tard dans les mains du nouveau propriétaire de l'ancienne demeure du vétérinaire Gustave Demoulin et de sa famille, l'éditeur **Léo Wintgens.**

Cette remarquable contribution à l'histoire des passeurs de Montzen a permis d'identifier une série de personnes qui se sont dévouées corps et âme à la défense de la Liberté. Longtemps, beaucoup n'en parlèrent pas, estimant, à l'instar de ce que nous dit encore très récemment Léon Schillings: « Pourquoi en parler? Je n'ai fait que ce que je devais! ».

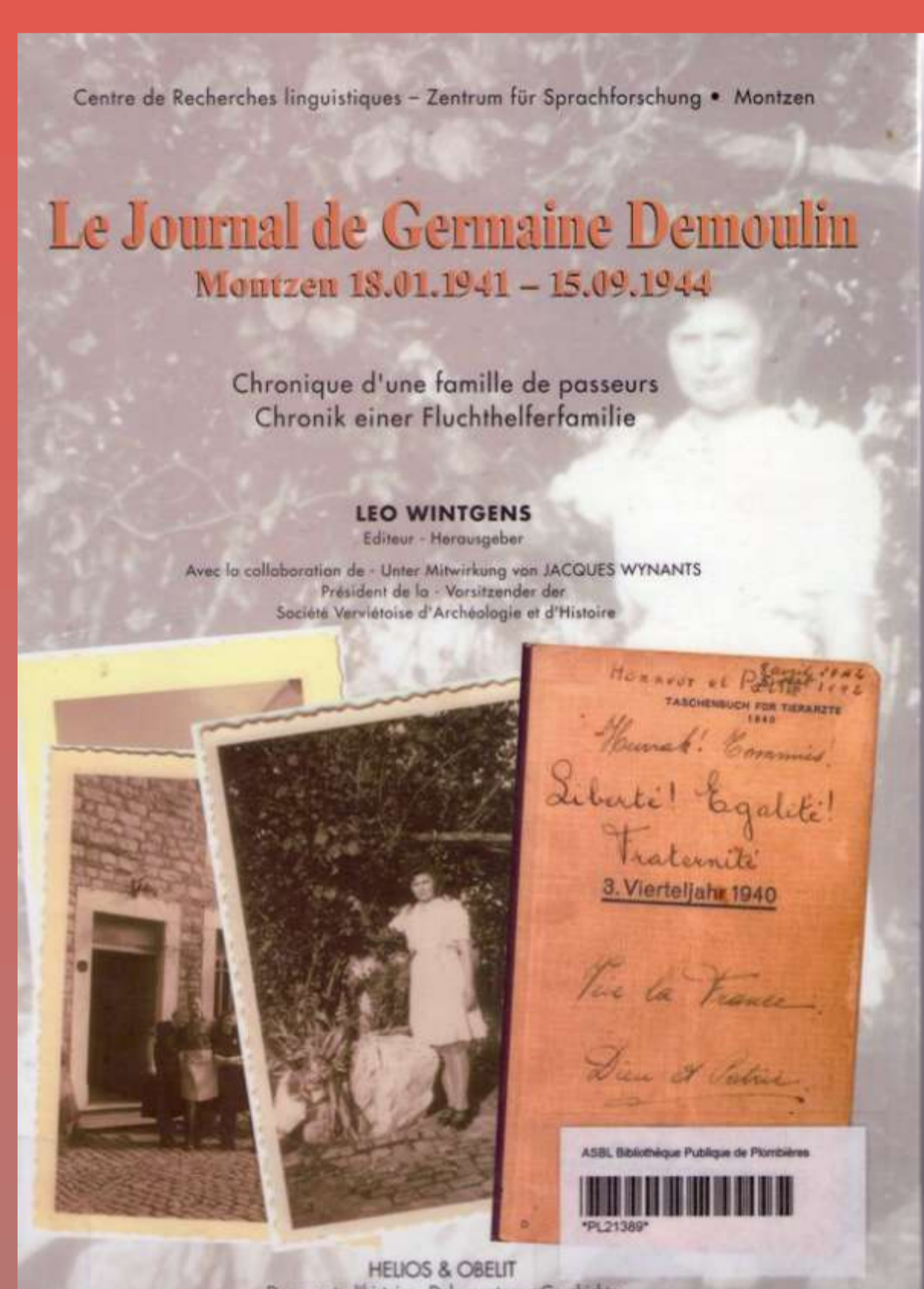
Gustave Demoulin, exécuté à Sachsenhausen (!), était déjà

passeur pendant la première guerre mondiale et une rue de Montzen rappelle aujourd'hui son sacrifice.

Sa fille Germaine n'a que 17 ans lorsqu'elle commence à noter minutieusement dans des agendas toutes les péripéties des passeurs locaux, prenant à cœur le sort des soldats français évadés. Environ une cinquantaine d'entre eux sont secourus par Germaine, par sa famille, par leurs connaissances.

Ce journal de passeur, unique dans son genre, révèle jusqu'à quelle intensité une jeune fille dynamique et altruiste de cet âge peut subir et refléter une situation de guerre, et cela durant près de quatre ans.

Par ses descriptions minutieuses, son talent à évoquer des situations, des atmosphères, la chronique de Germaine fait vivre les péripéties de la guerre dans le territoire annexé des « dix communes » autant qu'en Belgique occupée ou dans la ville d'Aachen.



Extraits

des premières pages

10 juillet 41:

Trois français échappés d'Allemagne sont passés à la gare de Montzen. Je n'ai pas de chance. Je n'en vois jamais.

4 septembre 41:

A La Calamine, une jeune fille a vendu un prisonnier anglais. Quelle charogne! Et dire qu'ici où on les accueillerait, il n'en vient jamais.

12 septembre 41:

Beaucoup de Français s'échappent. Jonnes, le fermier, a logé un docteur de Paris. Thérèse Hag m'a dit qu'une dame de Montzen revenant de Bambusch par le pont derrière chez nous a rencontré un prisonnier échappé. Elle l'a ramené chez elle. Et dire que j'ai été si souvent me promener avec Föki par là et je ne vois jamais personne, tant pis, alors que j'avais l'occasion de faire du bien. Cette occasion ne se présente pas.

23 octobre 41:

Voilà un mois que je n'ai plus écrit dans ce carnet. Les événements avaient peu d'importance pour moi, sauf que les Russes se battent et que de nombreux Français s'échappent. Jenny Brandt m'a appris que Monsieur le vicaire avait accueilli un prêtre français qui avait logé au cimetière parmi les tombes et un lieutenant français de 26 ans. Aujourd'hui j'étais allée au couvent.../... Je dis à Mère Supérieure que Monsieur le Vicaire avait un prêtre français en logement et que celui-ci lui avait demandé où se trouvait le Couvent pour y aller. Alors Mère Supérieure m'a dit:

« Oui, mais je commence à en avoir assez. Il y a trois semaines, un dimanche, deux échappés se sont présentés ici, ils m'ont demandé de vos nouvelles, je leur ai donné à manger puis je leur ai dit de tirer leur plan car le couvent est plein d'Allemands. » Je me suis dit zut et flute, jamais je ne pourrai en voir. J'ai dit à Mère Supérieure, s'ils s'en présentaient encore, qu'elle fasse téléphoner chez nous en faisant dire à Germaine: « Il y a ici une visite pour vous. » Et ainsi je pourrai les ou l'emmener à la maison. Je suis heureuse. J'espère en voir un.

24 novembre 41:

Vers 8h30, nous étions en train de déjeuner. Un coup de sonnette, c'était Mlle Erna qui venait nous prévenir que deux Français se trouvaient au Couvent. Vers 9 h, maman va chez Monsieur le vicaire, tandis que je faisais les lits en quatrième vitesse. Vers 10 h 1/4, maman arrive et me dit d'aller au Couvent prévenir Mère St-Ignace que l'on viendrait les chercher à 9 h du soir. J'arrive au couvent, fait sonner Mère St-Ignace qui arrive énervée. Elle me raconte que les deux Français, dont l'un de Cherbourg, ont passé toute la nuit au jardin. Ils avaient glissé sous la porte des douaniers allemands: « Deux prisonniers français évadés deman-

dent l'hospitalité » C'est François Rassken qui l'avait trouvé et remis à Ste-Ignace. Le matin vers 8h, Erna prévient Mère St-Ignace que deux Français se trouvent au parloir. Alors Mère St-Ignace les a fait descendre à la cave dans un réduit. Je lui ai dit que je voulais bien prendre un Français avec moi et je lui ai demandé si Madame Hupperz voulait prendre l'autre. Mme Hupperz arrive mais dit que sa sœur n'accepterait pas. Alors M. Radermeker s'est chargé de prendre les deux chez lui et de les mettre au fenil. J'étais un peu déçue mais j'ai compris que cela valait mieux ainsi. Nous avons été les voir, Mère St-Ignace et moi, en passant par la clôture. L'un très basané était de Cherbourg et l'autre près de Paris.

25 novembre 1941:

.../... Maman arrive. Je lui dis: Je t'amène trois Français. Elle entre au bureau, leur demande d'où ils sont: 2 Toulousains et 1 de Montpellier. Un lui montre les matricules pour bien montrer que c'est un prisonnier. Maman m'envoie chez Monsieur le vicaire Arnolds. Je le lui raconte, il me dit que son père viendra les chercher à 6 h 30 et que les deux autres Français de hier sont bien passés. Arrivée à la maison, je le dis à Maman. Les trois Français se trouvaient dans la chambre d'étranger. Je vais mettre ma blouse en tricot bleu clair. Puis je monte leur porter une cruche d'eau et du vin. Ils avaient enlevé leurs souliers et étaient assis dans les fauteuils. Voilà deux jours qu'ils n'avaient plus bu. Ils boivent une gorgée de vin avant de boire l'eau et me disent: « Quel bong ving ! » avec l'accent prononcé du Midi.